

Introduction

Autant la communication a pénétré la plupart des domaines de la vie sociale et professionnelle, et bénéficie toujours par les actions qui se déploient en son nom, par les techniques de plus en plus nombreuses qu'elle propose, et par la symbolique qu'elle diffuse, d'un étonnant pouvoir d'attraction, autant il paraît encore, surtout dans certains milieux professionnels, paradoxal et vain de produire des connaissances qui s'attachent à en expliquer le fonctionnement. À plus forte raison résiste-t-on encore à la considérer comme un objet de recherche scientifique.

Il est vrai qu'à première vue il est surprenant de prétendre retracer les étapes par lesquelles ont commencé à se constituer, en tant que champ (inter)disciplinaire autonome, les sciences de l'information et de la communication. C'est en effet une réflexion dont la démarche se justifie d'autant plus aisément que les fondements épistémologiques d'une discipline scientifique ou d'un champ sont bien identifiés et reconnus. Or les sciences de l'information et de la communication donnent incontestablement à voir d'elles-mêmes une image sinon composite, du moins complexe et diversifiée : les paradigmes ayant pour ambition d'en représenter toutes les dimensions s'y déploient avec régularité, et les oppositions théoriques, nettement affirmées, dissimulent les apports réels et les propositions fécondes.

Est-il cependant indispensable qu'un champ scientifique bénéficie d'une longue reconnaissance académique ou d'un large soutien des instances politico-scientifiques pour qu'on soit fondé à en rechercher les évolutions et à en préciser la gestation ? À cette question, rares sont ceux qui oseraient répondre positivement. En effet, des disciplines, apparemment fortement constituées, voient leurs représentants se trouver en profonds désaccords, non seulement sur la façon d'envisager une histoire séculaire (et au-delà), mais sur l'objet même dont elles sont censées rendre compte : c'est, entre autres exemples, le cas de l'« économie politique », devenue la « science économique », et plus récemment, avec quelque



prudence, les « sciences économiques » ; c'est également le cas de la géographie, pour laquelle les hésitations sont permanentes entre ceux qui entendent définir la discipline autour d'orientations méthodologiques fortes et d'autres qui voient en elle une science des espaces, ou du moins une science de l'inscription des activités humaines dans les espaces physiques et sociaux. Par ailleurs, des disciplines d'apparition plus récente, et dont les responsables politico-scientifiques célèbrent de façon excessive les avantages supposés et envisagent l'avenir avec beaucoup de certitudes, fonctionnent sans que leurs membres les plus légitimes n'aient réussi à s'accorder sur des bases conceptuelles communes : les sciences cognitives sont de celles-là, et sans doute n'est-ce pas seulement parce que leur émergence est récente. Quant à l'informatique, les bilans dressés par ses représentants les plus éminents insistent surtout sur la poussée technologique, sur les services rendus aux utilisateurs, sur les prouesses méthodologiques et sur... les terrains couverts (de plus en plus nombreux !) : bref l'opérativité prend la place de l'objet, quand elle n'en tient pas lieu.

Serait-ce alors que l'émergence de nouveaux champs de savoir se réduirait désormais à l'application de méthodologies plus ou moins affinées et répondant à des demandes sociales, plus précisément celles parmi ces demandes qui émanent des instances économiques et des pouvoirs publics ? Et serait-elle mieux assurée lorsque s'affirmerait avec détermination, et sous les atours de positions scientifiques, la défense de positions sociales ? C'est un point de vue que défendent, non sans de sérieux arguments, certains épistémologues. Paradoxalement, les sciences de l'information et de la communication échappent partiellement à cette tendance, non qu'elles soient prémunies du risque d'instrumentalisation (depuis les études d'audience de la presse et de la radio confiées vers les années quarante au néo-Américain Paul Lazarsfeld, pourtant formé à la pensée critique européenne, jusqu'aux travaux sur les nouveaux médias, c'est un risque difficilement évitable ou une connivence acceptée), mais parce que depuis leurs balbutiements, elles n'ont eu de cesse de se donner, parfois avec exagération, des bases théoriques exigeantes : soit en se présentant comme la science des sciences (tentation toujours récurrente), soit en s'efforçant de se distinguer par leur objet, plus que par les méthodologies auxquelles elles avaient recours, des autres sciences

humaines et sociales, reconnues avant elles, et bénéficiant d'une légitimité plus forte.

C'est à l'occasion de la campagne présidentielle américaine de 1940 que Paul Lazarsfeld et ses collaborateurs de l'université de Columbia réalisèrent, auprès d'un panel représentatif d'électeurs d'un comté de l'État de New York, la fameuse étude publiée ensuite sous le titre de *The People's Choice*¹; l'objectif était de rechercher en quoi la décision de voter pour tel ou tel candidat se trouvait affectée ou non par l'« exposition » aux moyens de communication de masse. S'il apparut finalement que l'exposition aux moyens de communication favorise l'intérêt pour la consultation électorale, l'attachement aux candidats préférentiels ou l'acquisition d'une meilleure information, seule une minorité, la plus instable, est sensible à la propagande politique qui peut l'amener à orienter son choix dans un sens différent; les électeurs les moins informés et les plus indécis sont donc les plus « exposés » aux effets des médias. C'est ce « modèle » élaboré à partir de données empiriques sur les comportements électoraux, ou plutôt sur les déclarations de choix électoraux, qui est à l'origine de toute une série de travaux, à la charnière de la sociologie politique et de l'étude des effets des moyens de communication de masse.

La conception faisant de la communication (ou de l'information) un élément transgressant les découpages et les séparations entre disciplines scientifiques relevant aussi bien des sciences de la matière, de la vie ou de la société, se retrouve dans des courants de pensée différents: la cybernétique, bien sûr, mais aussi le structuralisme, et plus récemment les approches de la complexité ou le « connexionnisme », voire certaines philosophies contemporaines, d'inspiration post-moderniste ou post-heideggerienne. Comme on le verra, cette tendance – ou plutôt cette tentative – vise non seulement à relier des champs de savoir distincts et s'ignorant le plus souvent, mais elle entend leur proposer un paradigme permettant de les « féconder » et de leur donner un sens. L'objectif n'est pas seulement de lutter contre la spécialisation extrême des connais-

1. Lazarsfeld P., Berelson B., Gaudet H., *The People's Choice*, Columbia University Press, 1944.



sances considérée comme stérilisante, mais de proposer une perspective englobante qui permette une réinterprétation des apports partiels et «sectoriels» en fonction d'impératifs s'imposant à tous. Une telle perspective, curieusement, est partagée par quelques auteurs de... science-fiction: parmi d'autres, l'écrivain canadien Van Vogt dans son roman paru en 1959, *The Space Beagle*².

À partir de là, la question de savoir si les sciences de l'information et de la communication constituent «une» discipline ou doivent être considérées comme une inter-discipline, plus exactement comme un champ où appliquer des méthodologies provenant de disciplines diverses, sera provisoirement laissée de côté et renvoyée au terme de notre parcours dans les courants participant à la formation de la pensée communicationnelle (cf. ci-après troisième partie). L'essentiel, en effet, est de rechercher, à travers les différentes étapes traversées, les éléments constitutifs de cette pensée communicationnelle, à l'œuvre depuis maintenant plus d'un demi-siècle, et qui accompagne la production scientifique dans le domaine considéré, inspire les travaux des principaux auteurs (malgré leur diversité) et se diffuse, via la médiation d'experts ou de vulgarisateurs, dans les milieux professionnels concernés.

La pensée communicationnelle participe donc à la fois de la réflexion spéculative et de la production scientifique; elle dépasse le plus souvent les clivages disciplinaires existants ou elle émane de spécialistes se trouvant à l'étroit dans leurs disciplines d'origine; elle articule les réflexions de ces nouveaux spécialistes et celles provenant de certains professionnels (ingénieurs de réseaux, publicitaires, journalistes, chargés de communication, spécialistes de la «veille stratégique», concepteurs de services télématiques...); elle est attentive aux changements intervenant dans les politiques des États, les stratégies professionnelles, les techniques mises en œuvre et les pratiques des agents sociaux; elle est profondément évolutive dans le temps et variable selon les pays (plus reliée à des préoccupations immédiatement applicables aux États-Unis et généralement plus critique en Europe de l'Ouest, du moins à son origine); et depuis le début

2. Relevé par Escarpit R., *Théorie générale de l'information et de la communication*, Hachette, Paris, 1976.

des années quatre-vingt, elle s'est assez largement diffusée, au-delà des spécialistes, au point de se muer partiellement, comme nous le constatons à la fin de cet ouvrage, en idéologie.

Le statut de cette pensée communicationnelle est encore profondément indécis. Elle est à la fois organisatrice de pratiques scientifiques, réflexives ou professionnelles ; réponse à des demandes émanant des États et des grandes organisations et inspiratrice de changements intervenant dans ces mêmes organisations ; enfin à l'origine ou accompagnant des changements dans les pratiques culturelles ou les modalités de diffusion ou d'acquisition des connaissances. Cette indécision, que tiennent pour un avantage nombre de professionnels, de publicistes ou de consultants, est même étendue parfois bien au-delà des perspectives ici rapidement repérées.

Pensée de la modernité et requise pour faciliter la modernisation des structures sociales, la pensée communicationnelle est le plus souvent considérée comme une valeur en soi (l'évocation de la communication suffit parfois à en faire une sorte de prophétie autoréalisatrice), mais elle est parfois – ou simultanément – critiquée, au nom de la défense de l'art, ou pour sa propension à produire du consensus, ou encore pour les exclusions qu'elle dissimule.

En quoi une pensée ne correspondant guère aux modalités connues de la pensée scientifique académique peut-elle être à l'origine d'approches nouvelles, entendant rendre compte des changements des sociétés contemporaines ? Trois aspects de cette pensée nous paraissent éclairer ce paradoxe :

- sa liaison étroite avec des actions sociales dans les sociétés industrielles dominantes (stratégies publiques et privées, savoir-faire professionnels, comportements des consommateurs...), et avec des questions émanant des lieux spécialisés dans la médiation culturelle et la transmission des connaissances ;
- sa transversalité, autrement dit sa propension à opérer des articulations entre des « champs » séparés. Si en effet on peut a priori douter de l'intérêt ou de la possibilité d'une problématique fécondant l'ensemble des savoirs, par contre, des approches reliant des champs séparés et permettant d'étudier les changements intervenus ou en cours dans *les processus de médiation* ont tout lieu de montrer leur pertinence ;

– sa faculté à intégrer, ou plutôt à relier, des problématiques provenant de courants théoriques distincts.

C'est très précisément à ce troisième aspect que nous allons nous attacher, en distinguant successivement *les courants fondateurs*, apparus dans les décennies quarante, cinquante et soixante; *l'élargissement des problématiques*, durant les décennies soixante-dix et quatre-vingt; *les interrogations présentes*.